

*Lettre électronique  
n°42 automne 2023*

Association des Amis de  
l'église de Varengueville s/Mer

groupe de bénévoles  
Varenguevillais du cimetière  
marin, de l'église St Valery et  
de la chapelle St Dominique



***Cette lettre électronique automnale présente la fin de la recherche sur Marcel Proust et un écrit sur la présence de Camille Pissarro dans le village de Varengueville.***

***Après une page sur le courrier d'une lectrice, nous vous proposons quelques photos évocatrices.***

***Bonne lecture à vous.***

***Philippe Clochepin, rédacteur.***

This autumn newsletter contains the final part of our research about Marcel Proust and a text on the presence of Camille Pissarro at Varengueville.

After a letter from one of our readers, there are a couple of pages of photos.

Enjoy your read.

***Alison Dufour, editor.***

# A la recherche de Proust à Varengeville...

suite et fin

Nous en étions au moment où Proust est à Dieppe au mois d'août 1895...



Proust ne rencontre pas Camille Saint-Saëns. Néanmoins il laisse une carte de visite avec un petit texte, invitant le musicien à lire un de ses articles dans *Le Gaulois*. L'histoire ne dit pas si Saint-Saëns a fait la lecture... Le musicien connaît bien la région dieppoise. Son père Jacques Joseph Victor Saint-Saëns est né à Rouxmesnil-Bouteilles, le 29 ventôse an VI (soit le 19 mars 1798). Son grand-père paternel, Jean-Baptiste Nicolas, est né à Saint-Aubin-le-Cauf, de même que son épouse Marguerite, née Vallet. Dans la *Recherche*, le personnage de Vinteuil est inspiré par Saint-Saëns. La phrase musicale qui parcourt les premiers tomes est la Sonate en ré mineur de Saint-Saëns, pour violon et piano, créée en 1885 par le violoniste belge Martin-Pierre Marsick. C'est l'un des thèmes de l'allegro initial, l'allegro agitato. Mais Proust, tout en reconnaissant cet emprunt, n'en demeure pas moins critique à l'égard de la Sonate et de son créateur. Le 20 avril 1918, il adresse une lettre à l'écrivain Jacques de Lacretelle, dans laquelle il écrit : « Mes souvenirs sont plus précis pour la Sonate. Dans la mesure où la réalité m'a servi, mesure très faible à vrai dire, la petite phrase de cette Sonate, et je ne l'ai jamais dit à personne, est (pour commencer par la fin), dans la soirée Sainte-Euverte, la phrase charmante mais enfin médiocre d'une Sonate pour piano et violon de Saint-Saëns, musicien que je n'aime pas. »



Proust cherche aussi à rencontrer le poète et critique d'art, Robert de Montesquiou, et vient de faire paraître une étude sur la poésie de la douaisienne Marceline Desbordes-Valmore, que Paul Verlaine et Charles Baudelaire avaient encensée. Montesquiou est un peu plus âgé que Proust. Ce dernier lui doit son entrée en écriture comme ses entrées dans la haute société. Pour le jeune Marcel, c'est un "professeur de beauté". Proust commence d'ailleurs ses lettres à Montesquiou par : "Cher Maître". Il a aussi le titre de comte et répond chaque année à l'invitation de sa cousine, la comtesse Greffuhle dans sa résidence dieppoise.

Proust a rencontré Montesquiou chez Madeleine Lemaire à Paris, en avril 1893. Proust a 22 ans, Montesquiou en a 37. C'est lui qui introduit le jeune auteur chez sa cousine.

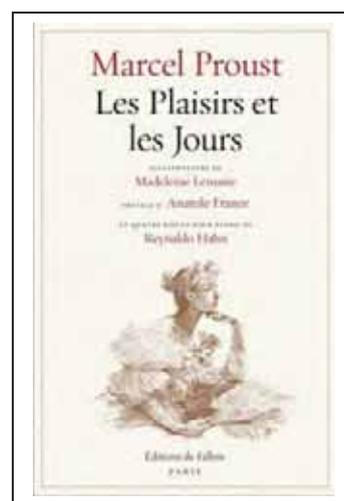
Si les deux salons parisiens, de la comtesse et de l'artiste peintre, coexistent bien, dans la *Recherche*, ils sont plutôt en affrontement. D'un côté, le salon aristocratique et plutôt passéiste de la duchesse de Guermantes, de l'autre le salon, de Mme Lemaire, ouvert à la modernité.

C'est au cours d'une balade vers le Petit-Apperville que Proust s'inspire du paysage pour écrire *Sous-bois*. "Par ces après-midi brûlants où la lumière, par son excès même, échappe à notre regard, descendons dans un de ces "fonds" normands d'où montent avec souplesse des hêtres élevés et épais dont les feuillages écartent comme une berge mince mais résistante cet océan de lumière, et n'en retiennent que quelques gouttes qui tintent mélodieusement dans le noir silence du sous-bois..."

Ce qui étonnant, c'est que l'édition de *Sous-bois* est située à Petit-Abbeville ! Au-delà de cette erreur sur les deux P, qui n'a pas été relevée par l'éditeur, l'écrit nous renseigne sur la façon dont Proust échappe aux après-midi brûlants pour goûter, plus loin du bord de mer, "des heures fraîches, silencieuses et closes". Proust écrit encore, par exemple : "Couché sur le dos, la tête renversée dans les feuilles sèches, nous pouvons suivre au sein d'un repos profond la joyeuse agilité de notre esprit qui monte, sans faire trembler le feuillage, jusqu'aux plus hautes branches où il se pose au bord du ciel doux, près d'un oiseau qui chante..." Proust apprécie moins le flot des vagues et le cri du goéland. Ce qu'il recherche surtout c'est lire et écrire. Dans le tome IV de la *Recherche*, il écrit d'ailleurs : "La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature."

En septembre 1895, après ce séjour estival à Dieppe, Proust publie un recueil de Nouvelles, intitulé *Les plaisirs et les jours*. Madeleine Lemaire est à l'illustration. Reynaldo Hahn présente quatre pièces pour piano. La préface est signée Anatole France, écrivain et critique littéraire, qui en 1921, reçoit le prix Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre.

Reynaldo Hahn, pianiste, compositeur et chanteur vénézuélien, fréquente les deux salons de Madeleine Lemaire. C'est ainsi qu'il rencontre Marcel Proust, en 1894, alors qu'il est invité pour chanter *Les Chansons grises*. C'est un cycle de sept mélodies, composées à partir d'œuvres de Paul Verlaine. Reynaldo Hahn a tout juste 20 ans.



Le musicien va devenir l'amant de l'écrivain, avant que cet amour ne se transforme en amitié. C'est d'ailleurs à la cousine de Reynaldo Hahn, que Proust donne rendez-vous, par courrier, pour une balade le long de la Côte d'Albâtre, au début du 20ème siècle. Marie Nordlinger est probablement accueillie par le couple Mallet au Bois des Moutiers à Varengeville, en 1903.

"J'irai vous voir en ce divin Varengeville, près du petit cimetière délicieux qui prélude à l'éternel silence... que rend plus profond la venue, si loin au-dessous, régulière et répétée, du flot."

Un autre lien existe aussi avec Varengeville, puisque Marie Nordlinger aide son cousin musicien à rédiger une étude sur John Ruskin. Proust avait aussi traduit le poète. C'est avec l'aide de Jeanne, sa maman, qu'il édite la version française de *The Bible of Amiens*, en 1904, quatre ans après la mort de Ruskin. En 1906, Proust traduit *Sesame and Lilies*. Il pourrait reprendre cette citation de Ruskin : "Les livres peuvent se diviser en deux groupes : les livres du moment et les livres de toujours."

Ruskin est un des piliers du mouvement Arts and Crafts, avec William Morris. "L'art est beau quand la main, la tête et le cœur travaillent ensemble" disait Ruskin, et cela convient tout à fait à ce mouvement. Il est d'ailleurs présent en France, avec la maison du Bois des Moutiers, construite dès 1898 sur les plans de l'architecte britannique Edwin Lutyens. Si Marcel Proust n'est pas allé chez les Mallet, le couple a reçu en 1913, un autre écrivain de renom, Jean Cocteau.



Ruskin en 1843

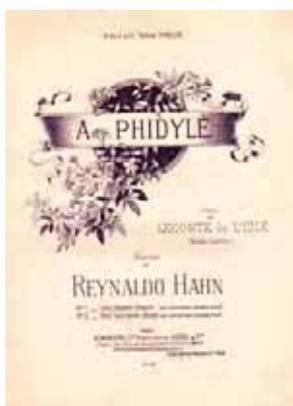
Marie Louise Nordlinger arrive à Paris en 1896 pour étudier la peinture et la sculpture. Elle rencontre l'écrivain chez la mère de son cousin musicien, un soir de décembre 1896. Quatre ans plus tard, tout ce petit monde se rend en voyage à Venise, et loge au Palazzo Guistiniani Persico, un palais de style Renaissance, sur le Grand Canal, dans le Sestiere San Polo.

Elle épouse Rudolf Meyer Riefstahl, en 1911. Il enseigne l'allemand à la Sorbonne puis se consacre à l'art, en qualité d'organisateur d'expositions. Le couple a deux enfants, Albert et Pauline, avant leur séparation en 1923.

De 1899 à 1908, l'échange épistolaire entre Marie et Marcel est régulier. "Miss Mary" est née en Angleterre en juillet 1876. Que ce soit à Manchester, sa résidence au Victoria Park, ou à Auteuil rue de Lafontaine, ou encore à New York au 489 de la 5ème avenue, les lettres arrivent toujours à leur destinataire. Scrupuleuse correspondante, elle répond toujours rapidement, s'excusant de son "horrible griffonnage". C'était aussi le cas pour Proust, avec son écriture style "grandes pattes de mouche" et ses ratures.

Dans *Le Figaro* du 11 mai 1903, Proust n'hésite pas à écrire, sur son ami : "Cet « instrument de musique de génie » qui s'appelle Reynaldo Hahn étreint tous les cœurs, mouille tous les yeux, dans le frisson d'admiration qu'il propage au loin et qui nous fait trembler, nous courbe tous l'un après l'autre, dans une silencieuse et solennelle ondulation des blés sous le vent. »

Dès 1892, Hahn dédicace une composition "à son ami Marcel Proust", *A Phidylé*. En 1898, il dédie *Le Souvenir d'avoir chanté*, à Madeleine Lemaire.



En 1902, il dédie à Proust *Les Muses pleurant la mort de Ruskin*. Reynaldo Hahn compose, en 1903, une œuvre pour soprano et chœurs de voix de femmes, *O fons bandusiae*, qui sera créée chez Madeleine Lemaire. Deux ans plus tard, c'est à Varengueville, qu'il écrit *Douloureuse rêverie dans un bois de sapins*. C'est le troisième poème musical, d'une série qui en comporte 30. Le pianiste déclare, à l'organiste et critique musical Bernard Gavoty, que "Ce recueil est presque entièrement écrit avec des larmes rentrées". Hahn est un compositeur prolifique. Il a même fait des musiques de film, comme pour *La Dame aux camélias* d'Abel Gance, tourné en 1934. Dans ce film, l'actrice Yvonne Printemps, qui est aussi chanteuse soprano lyrique, interprète trois chansons de Hahn, sur des vers d'Albert Villemetz, ancien secrétaire de Georges Clémenceau : *Mon rêve était d'avoir un amant*, *C'est à Paris* et *Au fil de l'eau*.



Si Proust ne cache rien de son homosexualité, il est toujours entouré de nombreuses femmes qui sont à la fois des amies et des sources d'écriture. C'est le cas des trois femmes évoquées, pour *À la recherche du temps perdu* : Madeleine Lemaire fut l'un des modèles qui inspira le personnage de Madame Verdurin, Elisabeth Greffulhe sert de modèle principal pour le personnage de la duchesse de Guermantes, en plus de son élégance légendaire, il lui emprunte même son rire cristallin. « Le rire de M<sup>me</sup> Greffulhe s'égrène comme le carillon de Bruges." La comtesse n'était pas tendre avec Proust, elle le considérait comme un écrivain mineur, sans intérêt. Dans *La Prisonnière*, Proust lui répond de façon nette : « C'est parce que celui que vous deviez considérer comme un petit imbécile a fait de vous le héros d'un de ses romans, qu'on recommence à parler de vous et que peut-être vous vivrez. » Geneviève Halévy a aussi été l'un des modèles du personnage de la duchesse de Guermantes. Guy de Maupassant s'est également inspiré d'elle pour son personnage principal Anne de Guilleroy, de son 5<sup>ème</sup> roman, *Fort comme la mort*, publié en 1889.

Marcel Proust va revenir à Dieppe, avec sa mère. Il loue un hébergement dans une maison. Il évoque d'ailleurs sa chambre dans son livre *Contre Sainte-Beuve*, probablement rédigé avant la Première Guerre mondiale, mais édité seulement en 1954. "... cette chambre si haute, si étroite, cette chambre en pyramide où j'étais venu finir ma convalescence à Dieppe, et à la forme de laquelle mon âme avait eu tant de peine à s'habituer... maman couche près de moi ! Je n'entends pas le bruit de sa respiration, ni non plus le bruit de la mer." La période pourrait correspondre à celle où Proust écrit à Marie Nordlinger, pour lui donner rendez-vous à Varengueville. Proust revient en Normandie en 1907, mais à Cabourg. Il faut dire que le Grand Hôtel venait d'être rénové. C'est dans ce lieu qu'il écrit une partie de la *Recherche*. Il avait demandé une chambre à l'étage supérieur pour ne pas être dérangé.

*fin*

sources : *Quiquengrogne*, publication du Fonds ancien et local de la médiathèque Jena Renoir, n°24, mai 2001 - conférence au Musée Michel Ciry, *Proust du côté de Varengueville*, le 22 octobre 2022 - livres et sites Wikipédia consacrés à l'écrivain.

# *in search of Proust in Varengeville*

We pick up our story when Proust was in Dieppe in August 1895...

Proust never met Camille Saint-Saens. Nevertheless he left a visiting card, inviting the musician to read one of his articles in "*Le Gaulois*". It is not known whether he did so... Saint-Saens knew the Dieppe region well. His father, Jacques Joseph Victor Saint-Saens, was born on March 19<sup>th</sup> 1798 at Rouxmesnil-Bouteilles. His paternal grandfather, Jean-Baptiste Nicolas, was born at Saint-Aubin-le-Cauf as was his wife Marguerite née Vallet. In his novel "*In Search of Lost Time*", the character Vinteuil is inspired by Saint-Saens.



The musical phrase that runs through the first volume of the novel is Saint-Saens' Sonata in Ré minor for violin and piano, first played in 1885 by the Belgian violinist Martin-Pierre Marsick. It is one of the themes of the first allegro, the allegro agitato. However although Proust acknowledged that he had borrowed this work, he remained very critical of the work and its composer. On April 20<sup>th</sup> 1918, he wrote a letter to the writer Jacques de Lacretelle, in which he said: « My memories are more precise for the sonata. In my minimal use of reality, the short phrase of this sonata at the Sainte-Euverte evening is, and this is something I have never said to anybody, a charming but somewhat mediocre sonata for piano and violin by Saint-Saens, a composer whom I do not appreciate.»

Proust also tried to meet the poet and art critic, Robert de Montesquiou, since he had just published a study of the poetry of Marceline Desbordes-Valmore, whom Paul Verlaine and Charles Baudelaire had acclaimed. Montesquiou was older than Proust and was responsible for introducing Proust to writing and to high society. Marcel Proust regarded him as a » teacher of beauty « and began his letters to him with « Dear Master". Montesquiou was a count and every year accepted the invitation of his cousin, the Countess Greffuhle, to her house in Dieppe.

Proust had met Montesquiou at Madeleine Lemaire's salon in Paris, in April 1893. Proust was 22 years old, Montesquiou 37. It was Montesquiou who introduced the young writer to the Countess Greffuhle. If the Parisian salons of the Countess and Madeline Lemaire coexisted peacefully in reality, in Proust's novel, they are rivals. On one hand, the aristocratic and rather backward-looking salon of the Duchess of Guermantes, on the other hand a salon open to modern ideas.

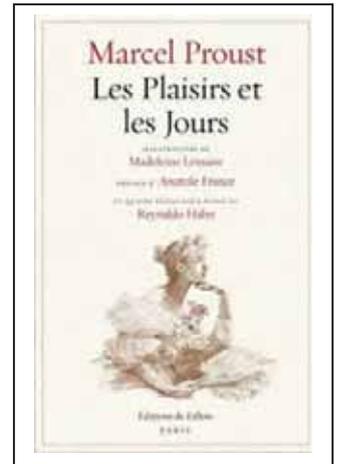
It was during a walk to Petit Appeville (4 kms from Varengeville) that Proust found inspiration in the countryside for his book « *Undergrowth* » "In this boiling afternoon, where the excessive light blinds us, let us go down into one of these Normandy vales where the leaves of the dense, high beech trees push aside this ocean of light like a slender but resistant bank, holding back a few drops which tinkle melodiously in the black silence of the undergrowth."

What is surprising is that « *Undergrowth* » is set in Petit Abbeville! The replacement of two « p »s by two « b »s was not noticed by the editor. The text shows us how Proust escaped the heat by moving inland to enjoy » cool, silent and enclosed hours." Proust also wrote for example, « Lying on our backs, our heads resting on dried leaves, we could follow during our rest, the joyful agility of

our spirit which, without causing the leaves to tremble, rose up to the highest branches, where it sat on the edge of the calm sky, near a singing bird...” Proust did not much appreciate the waves and the seagulls’ cries. What he wanted was to read and write. In the fourth volume of « *In Search of Lost Time* », he wrote « Real life, life at last discovered and clarified, the one life thus truly lived, is literature.”

In September 1895, after a summer holiday in Dieppe, Proust published a book of short stories, entitled « *Pleasures and Days* », which was illustrated by Madeleine Lemaire. It included four works for piano by Reynaldo Hahn and was prefaced by the writer and literary critic Anatole France, who won the Nobel Prize for Literature in 1921 for all his works

Reynaldo Hahn, a Venezuelan pianist, composer and singer, attended both of Madeleine Lemaire’s salons. That is how he met Marcel Proust in 1894 when he was invited to sing *Les Chansons grises*, a cycle of seven songs composed from works by Paul Verlaine.



The 20-year-old musician became Proust’s lover, their love later becoming friendship. Proust invited Hahn’s cousin, Marie Nordlinger, to join him for a walk along the Alabaster Coast at the beginning of the 20th century. She was probably a guest of the Mallets at the Bois des Moutiers in Varengeville in 1903. “I shall go to see you in divine Varengeville, near the lovely little churchyard, the prelude to eternal silence.... Which makes our coming all the more profound, so high above the regular ebb and flow of the waves. «

There is another link with Varengeville because Marie Nordlinger helped her cousin Hahn to write a text on John Ruskin, whose poetry Proust had also translated. With the help of his mother, Jeanne, Proust edited the French version of « *The Bible of Amiens*” in 1904, four years after Ruskin’s death. In 1906 he translated « *Sesame and Lilies* » He could have echoed this quotation from Ruskin: « Books can be divided into two groups: books of today and books for all time.”

John Ruskin was a pillar of the Arts and Craft Movement along with William Morris “Art is beautiful when hand, head and heart work together” said Ruskin and that sums up the movement perfectly. An example of Arts and Crafts can be seen in Varengeville at the Bois des Moutiers, built by the Mallets in 1898 on the plans of the British architect, Edwin Lutyens. If Proust did not visit the house, the Mallets did welcome another famous writer in 1913, Jean Cocteau.

Marie Louise Nordlinger arrived in Paris in 1896 to study painting and sculpture. She met Proust when she went to Reynaldo Hahn’s mother’s house in December 1896. Four years later, they all went on holiday to Venice, staying at the Palazzo Guistiniani Persico, a Renaissance style palace on the Grand Canal in the San Polo area. Nordlinger married Rudolf Meyer Riefstahl in 1911. He taught German at the Sorbonne and later organised art exhibitions. They had two children, Albert and Pauline before leaving each other in 1923.

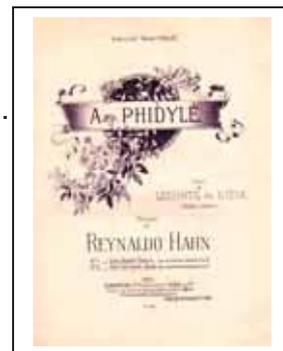
From 1899 to 1908, Marie and Proust often wrote to each other. Whether she was in England, Paris or New York, the letters never failed to arrive. She always replied quickly, asking him to forgive her « horrible scribble ». Proust’s spidery writing and frequent deletions weren’t much better!

In *Le Figaro* on May 11th 1903, Proust wrote about his friend : « This » brilliant musical instrument » that is called Reynaldo Hahn embraces everyone’s heart and brings tears to their eyes

in a shiver of admiration that spreads far, making us tremble and bow down one after another, silently and solemnly like wheat in the wind. »

As early as 1892, Hahn dedicated one of his works, “*A Phidylé*,” “to his friend Marcel Proust”. In 1898, he dedicated « *Le Souvenir d'avoir chanté* », to Madeleine Lemaire.

In 1902, he dedicated « *Les Muses pleurant la mort de Ruskin* » to Proust. In 1903, Reynaldo Hahn composed a work for soprano and women’s choir, « *O fons bandusiae* », which was first performed at Madeleine Lemaire’s house. Two years later in Varengeville, he wrote « *Douloureuse rêverie dans un bois de sapins* », the third musical poem in a thirty-poem series. Hahn told the organist and musical critic Bernard Gavoty, that the series « had been almost entirely written while holding back his tears ». Reynaldo Hahn was a prolific composer; he even composed music for films such as Abel Gance’s “*La Dame aux camellias*” in 1934. In this film, the actress, Yvonne Printemps, who was also a soprano opera singer, sang three of Hahn’s songs with lyrics by Albert Villemetz, previously secretary to Georges Clémenceau : « *Mon rêve était d'avoir un amant*”, “*C'est à Paris*” and “*Au fil de l'eau*.”



Although Proust never hid his homosexuality, he was always surrounded by numerous women, who were his friends and also the inspiration for his writing. This is the case of three women in particular: in “*In Search of Lost Time*”, Madeleine Lemaire was the model for Madame Verdurin while Countess Greffuhle was reincarnated as the Duchess of Guermantes, who had not only her legendary elegance but also her crystalline laugh. “Countess Greffuhle’s laugh was like the chimes of Bruges”. The Countess was not kind to Proust, regarding him as a minor author of little interest. In his novel “*La Prisonnière*”, Proust retorted “ It’s because he, whom you consider to be a little idiot, has made you the hero of one of his novels, that you are once again talked about and perhaps you exist again.”

Geneviève Halévy was also a model for the Duchess of Guermantes and Guy de Maupassant was inspired by her for the main character, Anne de Guilleroy, of his fifth novel, “*Fort comme la mort*,” (*As strong as Death*) published in 1889.

Marcel Proust returned to Dieppe with his mother. He rented rooms in a house, evoking his bedroom in his book “*Contre Sainte-Beuve*”, (*Against Sainte-Beuve*) probably written just before the First World War but only published in 1954. “... this high, narrow bedroom, this bedroom like a pyramid, where I came to finish my convalescence in Dieppe. My soul had great difficulty getting used to this room. Mother slept near me ! I heard neither her breathing nor the sound of the sea. » This period could correspond to the moment that Proust wrote to Marie Nordlinger asking her to meet him at Varengeville. Proust returned to Normandy in 1907, but to Cabourg. The Grand Hotel had just been renovated and it was there that he wrote part of “*In Search of Lost Time*”. He had asked for a room on the upper floor in order not to be disturbed.

*the end*

Sources : *Quiquengrogne* N°24 May 2001 published by the Local Archives in the Jean Renoir Library in Dieppe, a talk at the Michel Ciry Museum, Varengeville on October 22<sup>nd</sup> 2022 entitled “ Proust and Varengeville” as well as books and Wikipedia site on Proust.

# Camille Pissarro à Varengeville et Dieppe...

Paysagiste-phare de l'impressionnisme et du post-impressionnisme, Camille Pissarro, doté d'une grande curiosité artistique, a influé sur l'art de nombreux artistes impressionnistes, dont Paul Cézanne. Jacob Abraham Camille Pissarro est né le 10 juillet 1830 dans une famille juive pratiquante de l'île de Saint-Thomas, alors danoise (aux Antilles). Il gardera la nationalité danoise toute sa vie, mais s'éloignera de la pratique du judaïsme en adoptant des vues anarchistes. Son père Abraham Frédéric Gabriel Pissarro était né au Portugal à Bragança en 1802. Sa mère est une créole des Antilles danoises, du nom de Rachel Thétis Manzano-Pomie, également juive.

Camille Pissarro suit sa scolarité en France. Il séjourne à Paris pour la première fois de 1842 à 1847. Il étudie à Passy, dans une pension tenue par M. Savary. C'est probablement celui-ci qui l'encourage à pratiquer le dessin. A dix-sept ans, il rentre chez ses parents et rencontre le peintre danois Fritz Melbye, qui lui enseigne son art et l'emmène à Caracas. Pissarro fait son portrait en 1858.



Camille reprend alors la succession du négoce de quincaillerie de son père. En 1855, Camille Pissarro décide de se consacrer à sa passion : le dessin. Il étudie aux Beaux-arts et à l'Académie Suisse où il rencontre Claude Monet et de futurs impressionnistes, et découvre la peinture d'avant-garde française à l'Exposition Universelle à Paris.

Ingres a 75 ans à l'époque et les jeunes peintres se nomment G. Courbet, C.F. Daubigny, E. Manet, E. Degas, P. Cézanne, A. Sisley...

Charles Baudelaire, critique d'art reconnu dans le milieu des Salons, écrit trois articles sur l'Exposition. Ils sont réunis dans l'ouvrage posthume *Curiosités esthétiques*.

Sur les conseils de Camille Corot, un artiste alors peu connu et dont il est l'élève jusqu'en 1865, Camille Pissarro peint « *sur le motif* », face à la nature. Il peint des études en plein air près de Paris. Il se fixe à Pontoise en 1866, puis à Louveciennes en 1869.



Le Palais de l'Industrie

Déjà, apparaissent certaines qualités de Pissarro : la sûreté de son jugement, son goût pour l'innovation et la finesse de son analyse artistique.

Il étudie un moment dans l'atelier du peintre et photographe danois Daniel Hermann Anton Melbye, et peint sur le motif à Montmorency. C'est d'ailleurs un de ces tableaux qu'il présente, en 1859, au Salon. Pendant trois ans, il fréquente diverses académies, dont celle de Charles Alexandre Suisse, dans l'île de la Cité, où il rencontre Claude Monet, Ludovic Piette et Armand Guillaumin, un cheminot de la Compagnie Paris à Orléans, peintre et lithographe de passion. Il rencontre aussi Paul Cézanne, qu'il encourage. Cézanne vient de recevoir le second prix de peinture de l'école gratuite d'Aix-en-Provence.

En 1860, Camille Pissarro fait la connaissance de Julie Vellay, qui vient travailler comme domestique chez les Pissarro. Elle va devenir sa compagne, puis son épouse. Le père de Camille, scandalisé par cette mésalliance, lui coupe les vivres. Ils vont avoir six enfants ensemble.

Trois ans plus tard, installé à La Varenne (dans le Maine-et-Loire), il reçoit Paul Cézanne et Emile Zola. Les toiles de Pissarro sont refusées au Salon officiel. Il les présente au Salon des refusés. Il est alors décrit comme l'« élève d'Anton Melbye et de Camille Corot »

CATALOGUE  
DES OUVRAGES  
REFUSÉS PAR LE JURY DE 1865

PISSARRO, 23, rue Neuve-Bréda.  
468. — Paysage.  
469. — Étude.  
470. — Village.

En 1866, Camille Pissarro se brouille avec Corot et, au café Guerbois, situé non loin de l'atelier d'Edouard Manet, il participe avec Monet, Cézanne, Sisley et Manet... aux réunions du futur groupe « *impressionniste* » qui peint l'homme dans la Nature.

Camille Corot avait déjà fréquenté le village de Varengeville, lorsqu'il loue l'atelier rue de l'église, là où vivront en 1920, l'architecte Paul Nelson et son épouse Francine Le Cœur ; comme Eugène Isabey d'ailleurs.

Pissarro vit alors à Pontoise (de 1866 à 1869). Cette ville n'abrite pas encore d'artiste. Qui plus est un ami du peintre, le docteur Paul Ferdinand Gachet, réside non loin de là, à Auvers-sur-Oise. Le nom du docteur est bien sûr lié à celui de Vincent van Gogh...

La situation financière de Pissarro n'est pas bonne et c'est la raison pour laquelle il peint des enseignes, afin de faire rentrer un peu d'argent dans le foyer, d'autant qu'une fille, Jeanne, va agrandir la famille. Camille et Julie ont déjà un fils, prénommé Lucien. En 1869, le couple et le fils s'installent à Louveciennes, entre Versailles et St-Germain-en-Laye.

Mais la période correspond aussi au début de la guerre avec la Prusse. La petite famille fuit et se réfugie chez le peintre Ludovic Piette, rencontré à l'Académie Suisse, qui réside à Montfoucault, dans la Mayenne, avant de prendre l'exil pour l'Angleterre. A Londres, Pissarro retrouve Claude Monet, Charles-François Daubigny... et fait la connaissance du marchand d'art Paul Durand-Ruel, dont le nom est souvent associé à celui de Monet.

Les Pissarro reviennent à Louveciennes au printemps 1871. Le peintre découvre que son atelier a été pillé et qu'il ne lui reste plus qu'une quarantaine de toiles sur près de mille cinq cents. Il peint une seconde série de toiles à Louveciennes. C'est à la suite de son séjour londonien et avec ce retour dans les Yvelines qu'il acquiert et perfectionne son style impressionniste. La famille s'installe à nouveau à Pontoise en 1872 et y reste jusqu'en 1882. Puis c'est un nouveau déménagement, vers Osny, où les locations sont moins onéreuses. La production du peintre est de nouveau importante, avec des tableaux qui figureront aux sept premières expositions des impressionnistes.

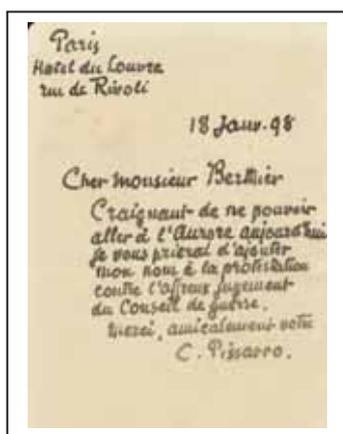
En 1884, Pissarro quitte Osny pour Éragny-sur-Epte dans l'Oise. C'est grâce à un prêt de Claude Monet qu'il peut y acquérir une maison où il passe ses dernières années, jusqu'à son décès à Paris en novembre 1903.

Il écrit à son fils aîné, le 1er mars 1884, à propos de ce nouveau et dernier déménagement : « Oui, nous sommes décidés pour Éragny-sur-Epte ; la maison est superbe et pas chère : mille francs, avec jardin et prés.

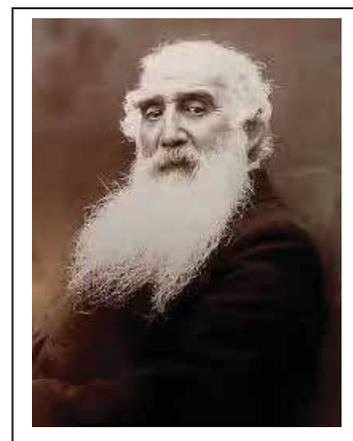
C'est à deux heures de Paris, j'ai trouvé le pays autrement beau que Compiègne ; cependant il pleuvait encore ce jour-là à verse, mais voilà le printemps qui commence, les prairies sont vertes, les silhouettes fines, mais Gisors est superbe, nous n'avions rien vu ! ».



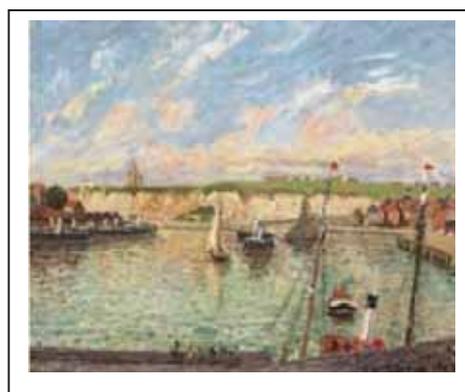
Tout semblait aller beaucoup mieux pour Pissarro et les siens, pourtant, en cette fin de 19ème siècle, le peintre souffre politiquement et personnellement de l'affaire Dreyfus. Politiquement, parce que son engagement l'amène à soutenir le capitaine, faussement accusé, personnellement parce que certains peintres (voire amis) craignent "d'être contaminés par la judéité de Pissarro". C'est le cas d'Edgar Degas et d'Auguste Renoir. Ce dernier n'y va de main morte et écrit "qu'il s'estimerait souillé s'il continuait à fréquenter l'Israélite Pissarro" !!

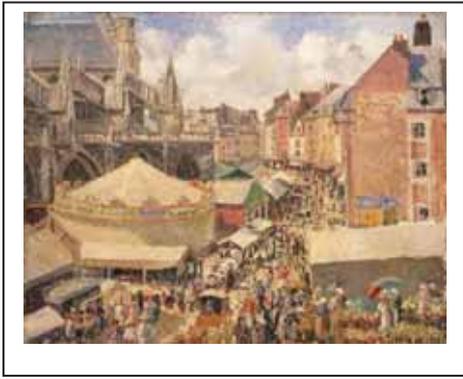


« Que peut-il se passer dans les cerveaux d'hommes si intelligents pour qu'ils deviennent si bêtes ? » disait Pissarro de Renoir. Il est vrai qu'en prenant position en faveur du capitaine Dreyfus, le pionnier des impressionnistes a brisé net avec ses deux amis. Satisfait du succès de ses vues du port de Rouen en 1896, où il peint par exemple le pont Boieldieu et le port vu de St-Sever, Pissarro cherche un nouveau site à peindre.



Après des vacances estivales en 1899 à Varengeville puis à Berneval l'année suivante, il se rend dans le port de Dieppe en 1901 et 1902. Lors de son premier séjour, il s'installe dans le centre historique, à l'Hôtel du Commerce, situé face au portail nord de l'église Saint-Jacques et peint neuf tableaux représentant l'édifice gothique à différents moments de la journée et la place du marché. L'année suivante, à la veille de son départ pour Dieppe, il écrit : « Dieppe est un endroit admirable pour un peintre qui aime la vie, le mouvement, la couleur. J'y ai des amis, et je connais les motifs que j'aimerais faire ». Délaissant le quartier historique, il se tourne vers le port et loue une chambre au 7, Arcades de la Poissonnerie, de manière à pouvoir varier ses motifs. De son poste d'observation, il peut balayer du regard le paysage, particulièrement le quai Duquesne, depuis l'avant-port et le marché aux poissons jusqu'au bassin Duquesne. « Mes motifs sont très beaux, écrit-il, la Poissonnerie, l'avant-port, le port Duquesne, le Pollet, par la pluie, le soleil, les fumées ». Ce second séjour dieppois (du 10 juillet au 30 septembre 1902) est particulièrement productif pour l'artiste qui peint vingt toiles. Le tableau bassin Duquesne de Dieppe, à marée basse, soleil du matin, est au Musée d'Orsay à Paris. Il peint l'avant-port, après-midi, temps lumineux.





Le tableau de la *Foire autour de l'église St-Jacques* est au Musée de l'Hermitage, à St-Petersbourg. Celui de l'église est à Orsay. Celui du *Marché aux poissons* est au Dallas Museum of Art.

« Quelques jours avant son départ, et après y avoir peint 20 toiles, Pissarro offre de manière exceptionnelle une peinture *L'avant-port de Dieppe, après-midi, soleil* au musée de la ville. Outre le don d'une série complète de ses eaux fortes au musée du Luxembourg en 1900, le tableau dieppois est le seul offert par Pissarro à un musée français ».

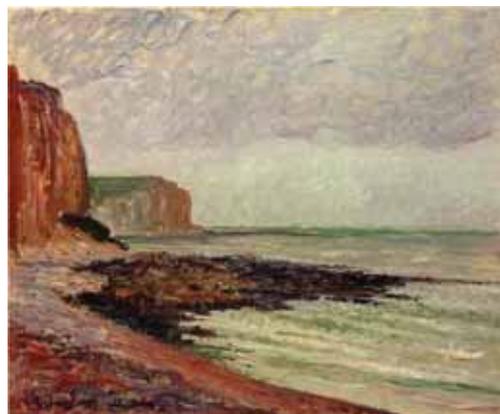
A Dieppe, à l'époque des séjours de Pissarro, les cartes postales du port sont une des spécialités de Georges Marchand, photographe et éditeur local.



Deux de ses négatifs, parmi ceux conservés dans le fonds ancien de la médiathèque de Dieppe, correspondent exactement aux angles choisis par Pissarro pour deux tableaux peints au même endroit à la même époque. L'œil du photographe rencontre celui du peintre...

Réalisés depuis la chambre qu'il a louée au-dessus des Arcades de la Poissonnerie, au deuxième étage, leurs thèmes constituent « un motif de premier ordre », comme Pissarro l'écrit à son fils Lucien, le 11 juillet 1902.

**En 1899, Camille et Julie Pissarro sont en vacances à Varengeville-sur-Mer.** Il est probable que la maison qui les accueille se trouve face au presbytère, donc pas très loin de l'église St-Valery et du panorama du cimetière marin.



Pissarro est en villégiature, néanmoins il a toujours près de lui ses pinceaux. En plus d'un tableau des falaises locales, il laisse des tableaux du village.



*Verger à Varengeville avec vache.*



*Varengeville, coucher de soleil.*



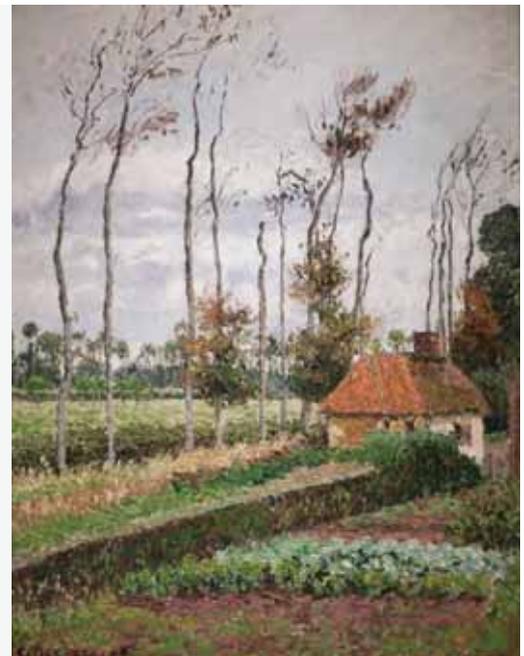
*Le Manoir en après-midi*



*Les grands hêtres.*



*Le Manoir d'Ango, Cincinnati Art Musuem*



*Paysage, temps gris.*

Le 22 novembre 1895, Camille Pissarro écrit à son fils Lucien : « Cézanne [...] a subi mon influence à Pontoise et moi la sienne. [...] Parbleu, nous étions toujours ensemble ! Mais ce qu'il y a de certain, chacun gardait la seule chose qui compte, "sa sensation"... ce serait facile à démontrer ». Suivant le conseil de Pissarro, Cézanne a éclairci sa gamme chromatique. Peu avant sa mort, Cézanne dit de celui qu'il appelait « l'humble et colossal Pissarro » : « Quant au vieux Pissarro, ce fut un père pour moi. C'était un homme à consulter, et quelque chose comme le bon Dieu ».

En 1903, le collectionneur havrais Pieter Van der Velde persuade Pissarro de se rendre au Havre. Nous sommes près de trente ans après le célèbre *Impression soleil levant* de Claude Monet, et trois ans avant les premiers tableaux de Raoul Dufy, natif du Havre. Ce dernier peint le port bien sûr mais plus encore les travailleurs portuaires, comme les dockers. Puis il quitte la zone du port pour regarder vers la mer, et en direction du large...

Camille Pissarro « trouve rapidement un grand caractère au site », dont il peint 24 toiles depuis les trois fenêtres de sa chambre à l'Hôtel Continental. Le port, où il s'installe début juillet 1903, lui offre un spectacle sans cesse renouvelé : « Je vois passer devant ma fenêtre toute la journée les grands steamers transatlantiques », écrit Pissarro, cet été là, à son fils Rodolphe, ajoutant : « Tu sais que les motifs sont secondaires pour moi : ce que je considère, c'est l'atmosphère et les effets. »

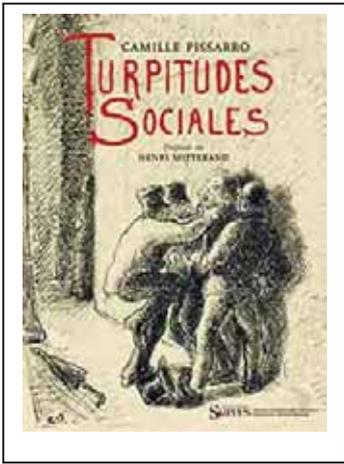
C'est dans cette ville que le jeune Pissarro avait débarqué des Antilles.

Lors de son séjour au Havre, peu de temps avant son décès, la commission d'achat du musée de cette ville annonce à cet artiste sa volonté d'acheter, pour 4 000 francs, deux de ses tableaux à l'huile *Vue de l'avant-port du Havre*. Le 29 août, l'artiste écrit à son fils Lucien : « J'ai été assez heureux de vendre au musée du Havre deux de mes toiles de quinze, un amateur de l'endroit vient de m'acheter une toile de vingt-cinq, M. Van der Velde compte m'en ramener d'autres, malheureusement ils n'y entendent rien, excepté Van der Velde et celui qui m'a pris ma toile de vingt-cinq, les amateurs sont encore à la peinture des Salons, cependant il y a un mouvement, la preuve, la commission et le Conseil municipal n'ont pas hésité et m'ont choisi deux bons tableaux. »

Pissarro délaisse définitivement les pinceaux le 13 novembre 1903, à l'âge de 73 ans. A la commémoration de Pissarro, en 1904, l'écrivain et critique d'art Octave Mirbeau déclare :

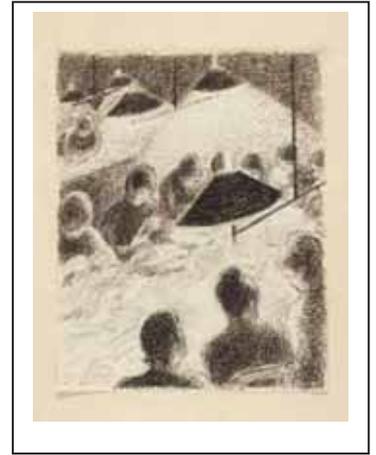
"Camille Pissarro a été l'un des plus grands peintres de ce siècle, et de tous les temps."

Dans un registre différent, et peut-être moins connu, c'est aussi le 29 décembre 1889, dix ans avant sa venue à Varengeville, que Pissarro se rend à la poste de Gisors pour envoyer un recueil de 28 dessins à la plume, montés et soigneusement reliés sous le titre « Turpitudes sociales ». Destination : Londres. C'est là que son fils Lucien réside et a créé sa maison d'édition : Eragny Press, qui publie des œuvres classiques françaises superbement illustrées. Le recueil est offert aux nièces londoniennes : Alice et Esther Isaacson. Le peintre a une affection toute particulière pour cette dernière, qui partage notoirement la sensibilité politique de son oncle.



L'un des dessins, « Le bain Saint-Honoré », qui montre une troupe de petites mains entassées dans un atelier, fait explicitement référence à la vie d'Esther : la jeune fille avait en effet travaillé dans l'entreprise de confection parisienne que dirige, rue Saint-Honoré, Mary Pissarro, l'épouse du frère aîné du peintre, Alfred.

Le recueil a été acheté en 1972, par un collectionneur suisse Albert Skira. Il est désormais accessible à la vente.



Des enfants du couple Pissarro ont aussi un parcours artistique, comme le démontre Félix (en 1890) avec un portrait de son père, ou encore Georges et son pique-nique des impressionnistes.

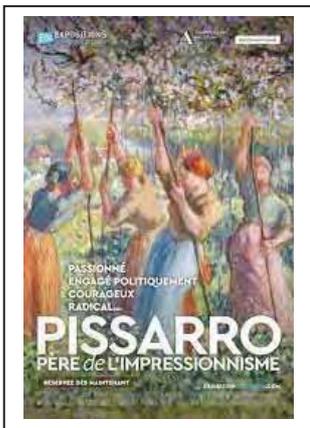


# Pissarro in Varengeville...



Flagship artist of the impressionist and post-impressionist movements, Camille Pissarro, with his great artistic curiosity, influenced numerous artists including Paul Cézanne. Jacob Abraham Camille Pissarro was born on July 10th 1830 into a practising Jewish family on St Thomas, a West Indian island belonging at the time to Denmark. Pissarro kept his Danish nationality all his life but distanced himself from Judaism by adopting anarchist ideals. His father, Abraham Frédéric Gabriel Pissarro, was born at Braganza in Portugal in 1802 and his mother was a Danish West Indian Creole called Rachel Thétis Manzano-Pomie, who was also Jewish.

Camille Pissarro stayed in France for the first time from 1842 to 1847. He went to a boarding school in Passy, directed by M.Savary, who probably encouraged him to draw.



When he was 17 he returned home and met the Danish painter Fritz Melbye, who taught him painting and took him to Caracas. Pissarro painted his portrait in 1858.

Camille took over his father's ironmongery business but in 1855, he decided to devote himself to drawing. He studied at the Fine Arts School and the Suisse Academy where he met Claude Monet and future Impressionists. He discovered avant-garde painting at the World Exhibition in Paris. Ingres was 75 at that time and the young artists were G. Courbet, C.F. Daubigny, E. Manet, E. Degas, P. Cézanne, A. Sisley...

Charles Baudelaire, a recognised art critic in the world of the « salons », wrote three articles about the World Exhibition. These articles were published after his death as *Curiosités esthétiques*.

On the advice of Camille Corot, a little-known artist at that time and who taught him until 1865, Camille Pissarro began to paint in the open air near Paris.

Already certain qualities were apparent in his work: a sure judgement, a taste for innovation and a fine artistic analysis.

For a time he studied in the studio belonging to the Danish painter and photographer, Daniel Hermann Anton Melbye and painted in the open air at Montmorency. It was a work done at that time that he presented at the Salon in 1859. For three years, he studied at various academies, including that directed by Charles Alexandre Suisse, on the Ile de la Cité where he met Claude Monet, Ludovic Piette and Armand Guillaumin,

a railway worker with the Paris-Orleans Company. He also met and encouraged Paul Cézanne. Cézanne had just been awarded the second prize for painting at the Free School in Aix-en-Provence.

In 1860, Camille Pissarro met Julie Vellay, who had come to work as a maid for his parents. She became his partner and then his wife. Pissarro's father, scandalised by this mismatch, cut him off. Julie and Camille would go on to have six children.

Three years later, when they were living at La Varenne in the Maine-et-Loire region, Pissarro welcomed Paul Cézanne and Emile Zola to their home. Pissarro's paintings were refused at the official Salon and so he presented them at the « Salon des Refusés », where he was identified as a pupil of Anton Melbye and Camille Corot.

CATALOGUE  
DES OUVRAGES  
REFUSÉS PAR LE JURY DE 1865

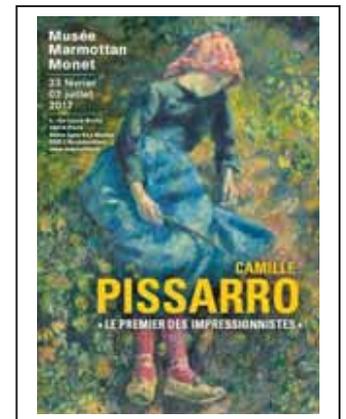
PISSARRO, 23, rue Neuve-Bréda.  
468. — Paysage.  
469. — Étude.  
470. — Village.

In 1866, Camille Pissarro argued with Corot and at the Café Guerbois, not far from Edouard Manet's studio, he took part in the meetings of the future Impressionists with Monet, Cézanne, Sisley and Manet

Camille Corot had already visited Varengeville, where he rented a studio in the road leading to the church, in the grounds of a house where, in 1920, the architect Paul Nelson and his wife Francine Le Cœur would live. Eugène Isabey also lived in the same house.

From 1866 to 1869 Pissarro lived at Pontoise. Near there, at Auvers-sur-Oise, lived one of his friends, the doctor Paul Ferdinand Gachet, whose name is linked to Vincent van Gogh.

The Pissarros' financial situation was not very good and so Pissarro took up sign-painting to bring in some money, especially as a daughter, Jeanne, had just been born. They already had a son, Lucien. In 1869 they went to live in Louveciennes, between Versailles and Saint-Germain-en-Laye, but then the Franco-Prussian war began. The Pissarros took refuge at Montffoucault in the Mayenne region, at the house of a fellow-artist, Ludovic Piette, whom Camille had met at the Suisse Academy. They then went to London where Pissarro met Claude Monet and Charles-François Daubigny as well as the art dealer Paul Durand-Ruel, whose name is often associated with Monet.



In the spring of 1871, Pissarro and his family returned to Louveciennes to find that his studio had been looted and out of one thousand five hundred paintings, only about forty remained. He painted a second series of paintings at Louveciennes in which he perfected his impressionist technique. In 1872 the family returned to Pontoise and stayed there until 1882. Then they moved to Osny, where rents were lower. Pissarro was a prolific painter, exhibiting in the first seven Impressionist exhibitions.

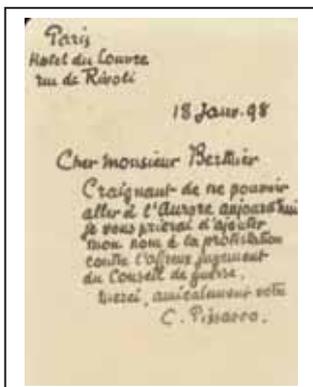
In 1884, Pissarro left Osny for Eragny-sur-Epte in the Oise area. Thanks to a loan from Claude Monet, he was able to buy a house where he lived until his death in Paris in November 1903

He wrote to his eldest son on March 1st 1884 about this last move: « Yes, we have settled on Eragny-sur-Epte; the house is lovely and not expensive: a thousand francs, with a garden and meadows. It is two hours

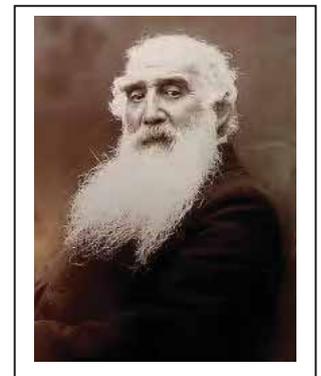
from Paris, I find the countryside far more beautiful than Compiègne; although that day it was pouring with rain, but now spring is coming, the meadows are green, the silhouettes are fine, but Gisors is superb, we have seen nothing like it!”



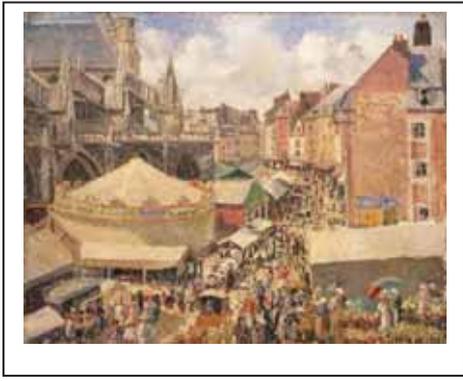
Everything seemed to be going well for Pissarro and his family. However, at the end of the nineteenth century, the artist was affected personally and politically by the Dreyfus affair. Politically because his ideals made him support the falsely-accused captain, personally because some artists (including friends such as Edgar Degas and Auguste Renoir) feared « to be contaminated by the Jewishness of Pissarro” Renoir did not beat about the bush and wrote “he would feel soiled if he continued to see the Jew Pissarro”!



« What is happening in an intelligent man’s brain for him to become so stupid? » said Pissarro about Renoir. It is true that by supporting Captain Dreyfus, Pissarro broke with two of his friends. Pleased with the success of his paintings of the port of Rouen in 1896 including the Boeldieu Bridge and the port viewed from St Sever, Pissarro started looking for new landscapes.



After his summer holidays in Varengeville in 1899 and in Berneval the following year, Pissarro returned to Dieppe in 1901 and 1902. In 1901, he stayed at the Hotel du Commerce opposite the north porch of the St Jacques’ Church and painted 9 paintings of the Gothic church at different times of the day as well as the market place. The following year, just before coming to Dieppe, he wrote « Dieppe is an excellent place for a painter who likes life, movement, and colour. I have friends there and I know just which subjects I would like to paint.” This time he left the historical centre of the town and turned to the port, where he rented a room at 7 Arcades de la Poissonerie, so he could vary his subjects. From his room he had a good view from the outer harbour and the fish market round to the Duquesne dock. « My subjects are really beautiful, »he wrote, »the fish market, the outer harbour, the Duquesne dock, the Pollet, in rain, in sunshine, in the smoke. ». This second stay in Dieppe from July 10th until September 30th 1902, was particularly productive, Pissarro painted 20 canvases. The painting « *Bassin Duquesne de Dieppe, à marée basse, soleil du matin* », (« *The Duquesne Dock at low tide in the morning sun* ») is in the Orsay Museum in Paris. His painting « *L'avant-port, après-midi, soleil* » (“The Outer Port on a sunny afternoon”) is in the Castle Museum in Dieppe. It was given to the Museum by Pissarro a few days before he left Dieppe and, apart from a gift of a complete series of etchings to the Luxembourg Museum in Paris in 1900, it is the only gift he made to a French museum.



The painting of the fair round the St Jacques Church is in the Hermitage Museum in St Petersburg, that of the church is at the Orsay Museum and the one of the fish market can be seen at the Dallas Museum of Art.

At the time Pissarro was staying in Dieppe there, postcards of the port were a speciality of the local photographer and editor, Georges Marchand. Two of his negatives amongst those stored in the archives of the Dieppe library correspond exactly to the angles chosen by Pissarro for two paintings done at the same place at the same time. The eye of the photographer meets that of the artist! Painted from his room on the second floor in the Arcades de la Poissonnerie, the themes were considered to be "first-class" as Pissarro wrote to his son Lucien on July 11<sup>th</sup> 1902.

In 1889, Camille and Julie Pissarro were on holiday at Varengeville-sur-Mer. They probably stayed in the house opposite the vicarage near the church and churchyard with its magnificent view of the sea.



Pissarro was on holiday but he still had his paintbrushes with him. He painted the cliffs and the village.



*Orchard at Varengeville withj cow.*



*Varengeville, sunset.*



*The Manor in the afternoon*



*The tall beeches.*



*The Manoir d'Ango, Cincinnati Art Museum*



*Landscape on a cloudy day*

On November 22nd 1895, Pissarro wrote to his son Lucien: « Cézanne [...] was influenced by me at Pontoise and me by him [...] Upon my word, we were always together! But what is certain is that each retained the only thing that mattered «his feeling »... that would be easy to prove». Following Pissarro's advice, Cezanne lightened his range of colours. A short time before his death, Cezanne said of the man he called « the humble and colossal Pissarro": « As for old Pissarro, he was a father to me. He was a man to ask for advice and a little like God".

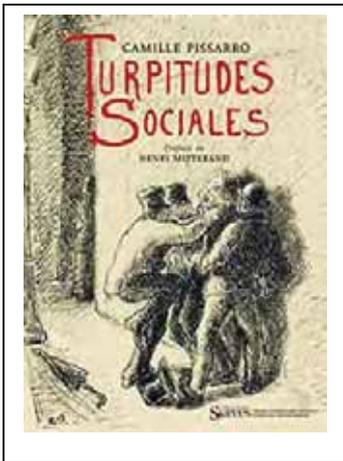
In 1903, the art collector Pieter Van der Velde persuaded Pissarro to go to Le Havre. It was thirty years since Claude Monet had painted his famous *Impression soleil levant* and three years before Raoul Dufy, who came from Le Havre, would begin painting. It was in Le Havre that Pissarro had landed on his arrival from the West Indies.

Camille Pissarro « rapidly found interesting subjects", and painted 24 paintings from the three windows of his room at the Hotel Continental. He went to the port in July 1903 and found a continually changing vista. « All day I see the great transatlantic liners passing in front of my window." he wrote that summer to his son, Rodolphe, adding « You know the subject is less important to me than the atmosphere and effects."

When he was staying in Le Havre, shortly before his death, the local museum told him of its intention to buy two of his oil paintings of the outer port of Le Havre for 4000 francs. On August 29th, he wrote to his son Lucien: « I was quite happy to sell two of my paintings to the Le Havre museum, another person bought a painting and M. Van der Velde hopes to bring me more customers. Unfortunately, apart from that person and Van der Velde, no-one seems interested, they still like the traditional paintings of the « salons ». However there may be a change soon since the museum committee and the town council did not hesitate and chose two good paintings. »

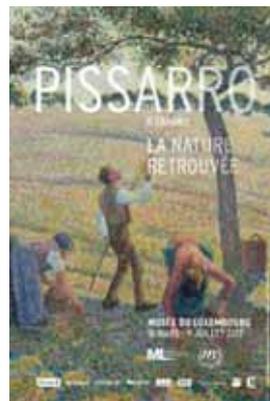
Pissarro finally put down his paintbrushes on November 13th 1903 at the age of 73. At a memorial event in 1904, the writer and art critic Octave Mirbeau declared: « Camille Pissarro was one of the greatest painters of this century and of all time »

On a somewhat different, less well-known subject, on December 29th 1889, ten years before he came to Varengeville, Pissarro went to the post office in Gisors and sent 28 ink drawings, mounted and carefully bound under the title of « *Social Turpitudes* » in London. It was there that his son Lucien lived and where he had founded a publishing company : Eragny Press, which published beautifully illustrated classical French works He offered this book to his nieces to London, Alice and Esther Isaacson. The artist had a special affection for Esther who shared his political views.



One of the drawings shows the Saint-Honoré workhouse – a group of seamstresses packed into a workshop. It referred to Esther who had in fact worked in the Paris sewing business managed by Mary Pissarro, the wife of Pissarro's eldest brother.

The book was bought in 1972 by a Swiss collector Albert Skira. Copies are now available.



The Pissarros' children also had artistic careers as is shown in this 1890 portrait of Camille by his son Félix and George's « Impressionists' picnic.»

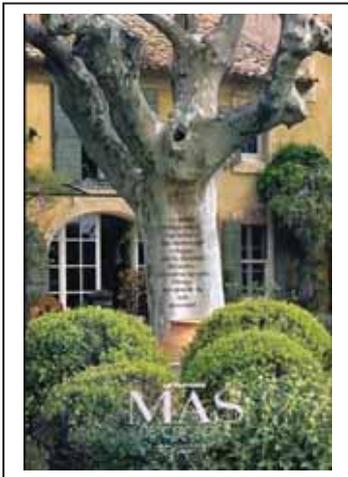


# courrier d'une lectrice..

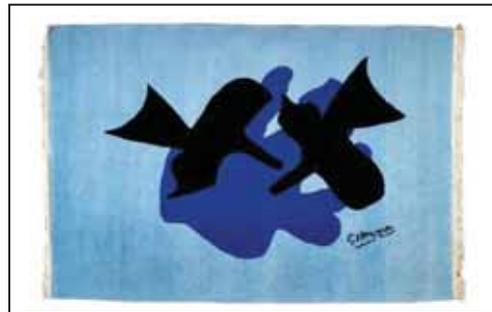
Nous ne résistons pas au plaisir de présenter ici un message reçu, à propos de la dernière newsletter (avec l'accord bien sûr de son auteure) : "Merci infiniment pour ce beau partage et quels talents tous ces artistes, vous avez illuminé mon cœur. Vos recherches et rencontres sur Varengueville me vont droit au cœur, j'ai un réel amour pour ce lieu qui a bercé mon enfance et ma jeunesse. C'est ici que j'ai découvert l'importance et la force de la nature, ainsi que sa beauté. Je comprends que les artistes à la sensibilité aiguisée y aient été bouleversés. Bon weekend. Très reconnaissante."

Pascale Libert, Saint-Rémy de Provence

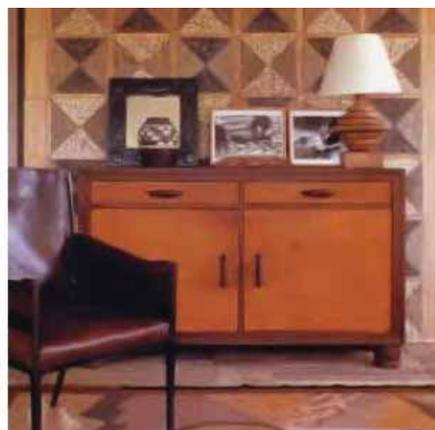
Alors bien sûr, un grand merci à Pascale pour son message. Et comme le mot "recherche" est évoqué, comment ne pas tenter la liaison possible entre Saint-Rémy de Provence et un artiste varenguevillais ? Mais l'artiste qui reste attaché à St-Rémy est Vincent van Gogh, qui n'est pas venu à Varengueville. Paul Gauguin y est passé, mais pas le célèbre peintre néerlandais. Et puis, c'est la chance ou la coïncidence... un article de presse évoque une maison de St-Rémy, dans laquelle se trouve un tapis de Georges Braque. Il s'agit du site de Bosc architecte. Si les photos sont de Marianne Haas, le texte est signé de Marie-Claire Blanckaert, ce qui est le deuxième point commun avec Varengueville.



Nous savons que Georges Braque a fait réaliser des tapis, à partir de ses peintures, comme c'est le cas en février 1954 avec l'atelier des Iles pour le *Tapis vert* ou le tapis en laine *Pelias et Nélée* (les deux fils de Poséidon et Tyro).



A St-Rémy, la photo ne permet pas de préciser le dessin du tapis, mais la signature est avérée. Pascale a ainsi un peu de Varengueville dans cette belle commune des Alpilles, de *Sant Roumié de Prouvènço*.

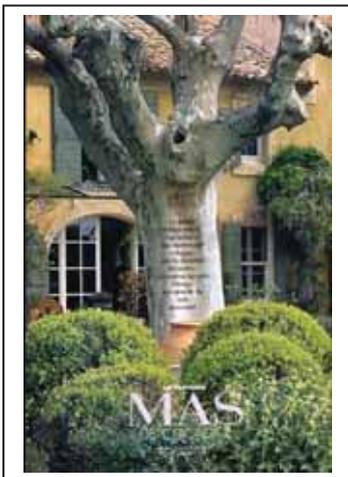


# Letter from a reader..

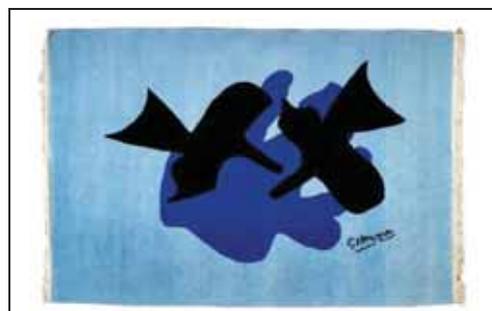
We can't resist showing you a message received from a reader (with of course her permission!) about the last newsletter. "Many, many thanks for sharing this information and the talent of all these artists, you lit up my heart. Your research and encounters at Varengeville went straight to my heart, I really love the village where I spent my childhood and adolescence. It was there that I discovered the importance and strength of nature as well as its beauty. I can well understand that artists with their sharp sensitivity would be overwhelmed there. Have a good weekend. Many thanks once again."

Pascale Libert, Saint-Rémy de Provence

Many thanks to Pascale for her message. Since she mentions "research", we tried to find a link between Saint-Rémy-de-Provence and an artist in Varengeville. However the artist linked to Saint-Rémy is Vincent van Gogh, who never came to our village. And suddenly, whether luck or coincidence...a newspaper article mentioned a house in St-Rémy where there was a mat by Georges Braque. It was in the Bosc architect building. The photos are by Marianne Haas, and the text is signed by Marie-Claire Blanckaert, which is a second link to Varengeville – her husband was Mayor of our village.



We know that Braque had mats made from his paintings, such as in February 1954 with the Iles workshop for the « Green Mat » or the wool mat *Pelias and Nélée* (the two sons of Poséidon and Tyro).



At St-Rémy, the photo does not allow us to see the design of the mat but the signature is genuine. Pascale thus has a small part of Varengeville in her beautiful town in Provence.

## Sorties à venir...

### *à la rencontre des impressionnistes*

à Dieppe, Pourville et Varengeville

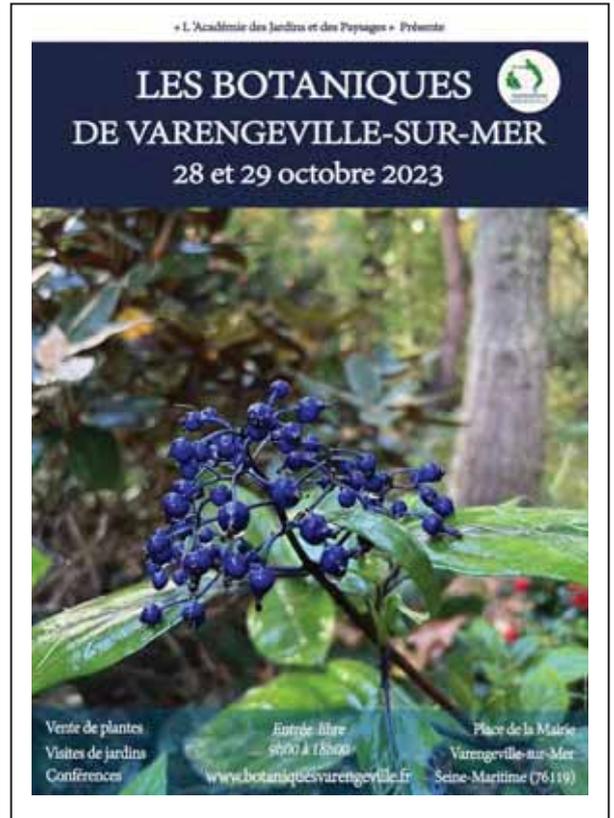


montage  
photos commenté  
Mairie de  
Varengeville-sur-Mer

**le samedi 25 novembre 2023 à 18h**

organisé par le Club EPGV dans le cadre du Téléthon 2023

**participation au chapeau** présentation philippe clochepin



**A ne pas manquer aux Botaniques,...** une sélection d'exposants et de pépiniéristes, les visites des jardins, des conférences, des dédicaces d'auteurs... présentation et dédicace du dernier livre de Philippe Clochepin, le dimanche à 14h. Parmi les Nouvelles présentées dans le livre, sont évoqués : Joan Miró, Simon Hantaï, Raoul Camuset, Gordon Elliott et Pascal Cribier...



Not to be missed at the Botaniques Garden Festival ... a selection of exhibitors and garden centres, visits to private gardens, talks, book-signings including on Sunday at 2pm, the presentation and signing of Philippe Clochepin's latest book of short stories set in Varengeville. Amongst the personalities featured are Joan Miró, Simon Hantaï, Raoul Camuset, Gordon Elliott and Pascal Cribier.

**et dans le village d'à-côté ...** and in our neighbouring village :

**Pierre Le Cacheux**  
**Entre rêve et réalité**

Du 26 octobre au 5 novembre 2023  
Tous les jours de 15h à 18h  
et les samedis de 10h à 13h

**Vernissage**  
le vendredi 27 octobre à 18h

Salle du Point de Rencontre à Sainte-Marguerite-Sur-Mer

Rencontre avec l'artiste sur rendez-vous :  
PIERRE LE CACHEUX - 06 13 21 33 01

Culture, Art et Patrimoine du Pays de l'Ailly

Invitation



# deux pages en images...



Un grand merci à Philippe Picherit pour ces deux photos du dernier éboulement à Varengeville, le 3 août.  
Many thanks to Philippe Picherit for these two photos of the latest cliff fall in Varengeville on August 3<sup>rd</sup>



"Erratum" : nous avons oublié dans la précédente lettre de préciser que la photo d'Anatole Jakovsky (avec Georges Braque) était bien présentée avec l'aimable accord de l'Association La Sirène, comme nous l'avions précisé dans la lettre hivernale, N°36. Merci à M. Philippe Monart pour cette judicieuse remarque.

Erratum: In our last newsletter, we forgot to mention once again that the photo showing Anatole Jakovsky with Georges Braque was reproduced with the kind permission of "La Sirène Association", as we had acknowledged in the winter newsletter (N°36). Thanks to M. Philippe Monart for pointing this out.

La réponse à la question de la newsletter estivale, le silex est basé au pied de la croix Hosannière.  
The answer to the question asked in the summer newsletter :The flint is at the base of the Hosanna Cross.



Nouvelle question : où se trouve ce détail dans le cimetière ? ⇒  
Indice : il y a un rapport avec la mythologie grecque...

New question: where can you see this in the churchyard ?  
Clue: there is a link with Greek mythology



Pierre Garin en visite.

Pierre Garin showing visitors around the church.

lorsque les parapentes sont de sortie... dimanche 20 août 2023 -  
when the paragliders are out – Sunday August 20th 2023



Association des Amis de l'église de Varengueville. Conception : groupe de bénévoles Varenguevillais du cimetière marin, de l'église St Valery et de la chapelle St Dominique : Jean-Michel Chandelier, Philippe Clochepin, Alison Dufour, Foucauld Leurent, Hubert Van Elslande, Michèle Gand, Pierre Garin, Catherine Segard, Annick Véron.

Traduction anglaise : Alison Dufour. Crédit photos et réalisation : Philippe Clochepin.

Contact : [animbenev@gmail.com](mailto:animbenev@gmail.com)

Site : <http://www.amiseglisevarengueville.com/>